

Je suis à Gaza, mes valises sont faites mais je refuse de quitter ma maison

Description

Les attaques dévastatrices d'Israël contre ma ville obligent des milliers de personnes à fuir la recherche d'une « sécurité » qui n'existe pas, au prix de perdre nos maisons pour toujours.

Par Ahmed Ahmed, le 9 septembre 2025.



Des Palestiniens fuyant la ville de Gaza arrivent dans le centre de Gaza, le 8 septembre 2025. (Ali Hassan/Flash90)

Un mois se est écoulé depuis que le cabinet de sécurité israélien a approuvé le plan du Premier ministre Benjamin Netanyahu visant à prendre le contrôle de la ville de Gaza, une campagne que le ministre de la Défense Israël Katz a ensuite baptisée « Chariots de Gédéon II ».

Pour celles et ceux entre nous qui vivent encore dans les quartiers de la ville qu'Israël n'a pas encore complètement rasés, nous avons d'abord espéré que cette annonce n'était qu'un nouvel exemple de guerre psychologique visant à nous terroriser pour nous pousser à partir. Nous avons pensé qu'Israël n'envahirait peut-être pas à nouveau la ville de Gaza, après l'avoir déjà en grande partie réduite en ruines. Peut-être que le président américain Donald Trump interviendrait, alors que des informations suggéraient que le Hamas avait accepté d'importants compromis pour parvenir à un cessez-le-feu et à un accord sur les otages.

L'espoir est évanoui lorsque les forces israéliennes ont commencé à répandre des avis d'évacuation ordonnant aux habitants de fuir vers des « zones de sécurité » dans le sud de la bande de Gaza. L'invasion terrestre a suivi presque immédiatement, d'abord dans mon quartier, Al-Sabra, où je suis né et où j'ai grandi, puis dans le quartier voisin de Zeitoun, où vivent un grand nombre de mes parents et amis. Ce matin, l'armée israélienne a intensifié ses menaces à l'encontre de la population civile de la ville, exigeant que tous ceux qui sont restés fuient.

Depuis le 13 août, les forces israéliennes ont lancé une vague dévastatrice de frappes aériennes, de tirs d'artillerie et d'attaques de drones sur ma ville, Al-Sabra et Zeitoun subissant le plus gros des dégâts. Des quartiers entiers ont été rayés de la carte. Des milliers de personnes ont fui. Des milliers d'autres restent piégés, immobilisés par les bombardements et le bourdonnement constant des drones au-dessus de leurs têtes. Des cadavres gisent dans les rues, hors de portée des équipes d'urgence.

La nuit, les robots chargés d'explosifs de l'armée israélienne parcourent les rues, [démolissant](#) environ 300 logements chaque jour. Les explosions, qui se produisent aux petites heures du matin, font trembler le sol autour de moi. Si je dors, je me réveille en sursaut, terrifié, avec des maux de tête qui durent des heures.

Le [bombardement d'immeubles résidentiels à plusieurs étages](#) à Gaza qu'Israël qualifie de «gratte-ciel terroristes» a ajouté une nouvelle dimension terrifiante à la dernière campagne de nettoyage ethnique menée par Israël. L'une des premières cibles de cette opération a été la [tour Mushtaha](#), un immeuble résidentiel de 12 étages situé dans l'ouest de la ville de Gaza et entouré de tentes de fortune. Les avions de combat israéliens l'ont frappée quelques heures après l'ordre d'évacuation, affirmant sans preuve que le Hamas l'utilisait à des fins militaires.



De la fumée s'échappe de la tour Mushtaha, à l'ouest de la ville de Gaza, après avoir été touchée par une frappe aérienne israélienne, le 5 septembre 2025. (Ali Hassan/Flash90)

Plusieurs autres bâtiments ont été démolis depuis, dont la [tour Soussi](#), un bâtiment emblématique de 15 étages que je pouvais voir depuis ma fenêtre et devant lequel je passais tous les jours. Ses résidents n'ont eu que 20 minutes pour rassembler leurs affaires avant que leurs logements ne soient détruits.

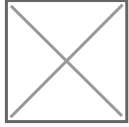
La poussière et les débris ont envahi notre appartement lorsque la tour s'est effondrée. Ma famille et moi avons toussé en pleurant, endeuillés par la perte de notre quartier bien- et les dizaines de familles qui se sont soudainement retrouvées à la rue, sans maison, sans nourriture et sans avenir.

Au moment où j'écris ces lignes, j'entends le grondement des chars et des bulldozers israéliens à quelques kilomètres seulement de chez moi. Des centaines de familles du quartier ont déjà fui par peur, y compris beaucoup qui avaient refusé de le faire lors des invasions précédentes.

Quand je pense à mes amis, mes proches et mes voisins qui ont déjà été tués pendant ce génocide, je me demande combien d'autres je vais perdre dans les jours à venir, quels visages je vais voir pour la dernière fois, et si je vais moi-même survivre jusqu'à la fin. Je regarde mes voisins partir, sachant que c'est peut-être la dernière fois que je les vois. Peut-être qu'ils seront tués sur la route. Peut-être que je le serai aussi.

Par miracle, j'ai aussi jusqu'à présent échappé aux blessures et à la mort. J'ai appris à adapter ce qui ressemble à un état de survie permanent : je me déplace rapidement, je longe les murs et je marche sous les arbres pour éviter d'être repéré par les quadricoptères. Je garde toujours les mains vides pour montrer que je ne représente aucune menace, même si pour beaucoup de victimes tuées par Israël, cela n'a pas suffi. Je ne reviens jamais sur mes pas et marche en zigzags pour compliquer la tâche des tireurs embusqués. Je suis constamment prêt à me jeter à terre à tout moment.

Ma plus grande crainte est qu'un missile me déchiquette le corps, me rendant méconnaissable, ou que je sois blessé sans que personne ne puisse m'atteindre, mon corps laissé à la merci des animaux errants. Je suis terrifié à l'idée de quitter la maison, de peur de passer devant un immeuble au moment où il sera bombardé. Je sais que même si j'arrivais à me rendre à l'hôpital, il n'y a plus de système de soutien opérationnel pour me sauver.



Des Palestiniens fuyant la ville de Gaza arrivent dans le centre de Gaza, le 8 septembre 2025. (Ali Hassan/Flash90)

Malgré tout cela, j'ai dit à ma famille que je ne partirais pas. Contrairement à ce qu'affirme Israël, il n'y a aucun endroit sûr où nous pouvons aller : une fois qu'il aura détruit toute la ville de Gaza, il continuera vers le sud, jusqu'à la « zone humanitaire » vers laquelle il nous achemine actuellement.

Un lien indestructible

Al-Sabra et Zeitoun font partie des quartiers les plus anciens et les plus densément peuplés de la ville de Gaza. Ce sont des communautés très soudées où les familles vivaient bien avant la Nakba de 1948. De nombreux habitants ont hérité de leurs parents leurs maisons et leurs petites entreprises : boulangeries de quartier, ateliers de menuiserie, ateliers de couture et métiers traditionnels comme la préparation de conserves et le pressage des olives.

Avant la guerre, je me promenais dans leurs ruelles étroites, toujours frappée par les détails : les maisons si proches les unes des autres qu'elles semblaient former un seul bloc ; les grands-parents assis sur le pas de leur porte l'après-midi, une tasse de thé à la main, prodiguant prières et bénédictions aux passant-es ; les rires des enfants résonnant dans les rues ; et même du musakhan et de la maqlouba s'échappant des fenêtres des cuisines. Reputés pour leur hospitalité, les habitant-es accueillaient souvent les étrangers avec chaleur, les invitant parfois même à déjeuner après une brève conversation dans la rue.

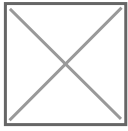
En novembre 2023, lorsque Israël a menacé pour la première fois d'envahir mon quartier, ma famille a refusé de partir. Nous nous sommes posés les mêmes questions que toutes les autres familles de Gaza : où irions-nous ? Y a-t-il un endroit sûr ?

Mais lorsque les chars se sont approchés à moins de 100 mètres de notre maison et ont commencé à tirer sans discernement autour de nous, nous avons pris la décision douloureuse de nous séparer en trois groupes et de nous disperser dans la ville de Gaza chez des proches, dans l'espoir que si certains d'entre nous étaient tués, d'autres pourraient survivre. Je suis parti avec mon père chez ma tante, à environ deux kilomètres de là, à Al-Sahaba dans l'est de la ville de Gaza, où nous sommes restés près d'un mois.

Chaque jour, nous nous mettons en garde contre le risque de retourner voir notre maison. Pourtant, comme tant d'autres personnes déplacées de force, nous étions attirés par elles, nous approchant autant que possible avant que les tireurs à l'élite israéliens ou les quadricoptères ne

nous obligent à faire demi-tour.

Chaque fois que je me mettais en route, je savais que je risquais de ne pas revenir. Je pouvais être abattu, tué ou laissé en sang dans la rue sans que personne ne puisse m'aider. Pourtant, j'ai toujours eu la chance de passer un moment fugace à l'intérieur, de boire une tasse de café, de toucher des meubles familiers ou de m'allonger un instant sur mon lit.



Une femme palestinienne transporte ses affaires parmi les tentes et les décombres dans le quartier de Sheikh Radwan, au nord de la ville de Gaza, le 1er septembre 2025. (Omar El-Qattaa)

Le chemin du retour est devenu un calvaire, chaque visite ajoutant une nouvelle cicatrice à ma mémoire. Je passais devant des bâtiments en ruines qui donnaient autrefois au quartier son caractère distinctif, et des ruelles ombragées autrefois bordées d'arbres qui se confondaient d'ordinaire avec les décombres. J'ai traversé des rues où mes voisins avaient été tués, leur sang encore visible sur le sol. Les rires des enfants avaient été remplacés par le bourdonnement constant et inquiétant des drones et le rugissement assourdissant des obus d'artillerie. Les visages familiers, autrefois source de chaleur et de confort, étaient saisis de panique.

Un jour, alors que je roulais à travers le quartier, j'ai soudain entendu le bruit des hélices d'un quadricoptère derrière moi. Je suis resté figé quelques secondes. Devais-je m'allonger sur le sol ? Lever les mains pour montrer que j'étais un civil non armé ? J'ai décidé de quitter immédiatement les lieux ; même si je ne représentais qu'une menace minime, rien ne garantissait que je ne serais pas tué.

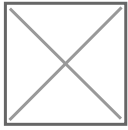
Seul dans la rue, j'ai pécunié, m'efforçant d'aller plus vite alors que les balles du drone sifflaient à mes oreilles. Je me suis promis de ne plus jamais prendre un tel risque. Je suis tombé malade et suis resté alité pendant deux jours après l'incident. Mais le matin du troisième jour, j'en suis retourné. Lorsque nous avons enfin pu rentrer chez nous sains et saufs après le départ des troupes israéliennes de notre quartier, nous avons eu l'impression de reprendre notre souffle après avoir failli nous noyer.

Pour les Palestiniens, le lien avec nos maisons ne se résume pas à des murs et des pierres, mais concerne notre existence même. Ma grand-mère, Sharifa, me racontait souvent comment elle avait été contrainte de fuir Jaffa pendant la Nakba de 1948. Son père avait emporté la clé de la maison, convaincu que la famille reviendrait dans quelques jours. Avant de mourir, il la lui a donnée.

Ils ne sont jamais revenus. La maison était perdue à jamais, même s'ils ne pouvaient se résoudre à accepter cette réalité.

Aujourd'hui, à Gaza, beaucoup d'entre nous ont le sentiment de vivre une nouvelle Nakba, encore plus dévastatrice que celle qu'ont connue nos grands-parents. Mais contrairement à 1948, les Palestiniens et Palestiniennes comprennent aujourd'hui que ce qui nous est présenté comme un déplacement « temporaire » devient presque toujours permanent. C'est pourquoi

nous sommes si nombreux et nombreuses à refuser de partir, même lorsque nos maisons sont prises pour cible.



Des Palestiniens fuyant la ville de Gaza arrivent dans le centre de Gaza, le 8 septembre 2025. (Ali Hassan/Flash90)

Des cuillères, un gobelet en plastique, une assiette vide

En avril 2024, quelques semaines seulement avant qu'Israël ne ferme le passage de Rafah, mon père a pu évacuer vers l'Égypte avec ma mère, dont la santé était détériorée en raison de la malnutrition et du manque d'accès à ses médicaments essentiels. Depuis lors, il suit l'actualité de Gaza jour et nuit, son inquiétude pour nous étant profondément physique.

Il essaie de cacher sa peur lors de nos appels vidéo WhatsApp (lorsque la connexion le permet), mais elle est palpable dans le tremblement de sa voix chaque fois qu'il prend de nos nouvelles pour assurer que nous sommes toujours en vie, surtout après les informations faisant état de frappes aériennes à Al-Sabra. « J'ai perdu 7 kilos au cours des deux dernières semaines », m'a-t-il dit lors d'un appel vidéo le week-end dernier.

J'ai insisté pour dire que nous ne partirions pas, mais il nous a exhortés à être prêts à fuir tout moment : à porter des vêtements amples dans lesquels nous pouvons courir, à garder nos chaussures à côté de l'endroit où nous dormons et à faire en sorte qu'une personne reste éveillée pendant que les autres se reposent. Il nous a dit, dans la mesure du possible, de donner aux enfants mes neveux et nièces plus à manger qu'ils ne peuvent en consommer, car cela pourrait être leur dernier repas avant plusieurs jours.

Si nous fuyons, a-t-il dit, nous devrions nous séparer en groupes, garder nos distances, voire emprunter des chemins différents afin de maximiser nos chances de survie. Les enfants devraient courir en premier ; si l'un d'entre eux est blessé, les adultes pourront le porter. Nous ne devons emporter que le strict nécessaire et, quoi qu'il arrive, nous devons continuer à courir.

Mais nous savons toutes les deux que cette fois-ci, c'est différent. L'opération menée actuellement par Israël à Gaza semble encore plus violente et destructrice que toutes celles qui ont précédé. Il ne s'agit plus de bombarder des zones spécifiques, mais de tout raser, comme ils l'ont fait à [Rafah](#), [Jabalia](#) et Beit Hanoun.

Mes sœurs et moi avons préparé de petits sacs contenant le strict nécessaire. En cette fin d'automne, nous avons tout de même emporté des vêtements d'hiver et des petites couvertures ; nous ne savons pas ce dont nous disposerons à l'avenir. Nous avons également pris des cuillères, un gobelet en plastique, une assiette vide, des objets qui deviennent inestimables lorsqu'on les perd. Et nous avons emporté nos cartes d'identité, nos passeports et un petit bout de papier avec nos coordonnées et nos numéros de téléphone au cas où nous serions tués ou blessés.



Je regarde autour de moi dans ma bibliothèque, remplie des livres qui m'ont façonné, comme *1984* et *La Ferme des animaux* de George Orwell et les vêtements que j'ai soigneusement choisis au fil des ans, le bureau où j'ai étudié et où je continue d'écrire. Je jette un coup d'œil aux matelas, aux portes, au sol. Puis je regarde le petit bagage que je tiens dans ma main. J'aimerais pouvoir y mettre toute ma vie, toute ma maison.

Le déplacement n'est pas seulement le fait de migrer d'un endroit à un autre. C'est comme une version de l'enfer où l'on est déchiré en deux, le corps à un endroit, l'âme ailleurs.

Je connais beaucoup de personnes qui ont fui vers le sud en quête de sécurité, pour finalement se retrouver sans abri, sans endroit où dormir et sans protection contre les attaques israéliennes. Elles sont donc retournées chez elles dans le nord, malgré le risque constant d'être tuées. Pour celles qui, dans le sud, parviennent à trouver un petit studio à louer, les prix sont incroyablement élevés, parfois des centaines de fois supérieurs à ce qu'elles peuvent se permettre.

Traduction : JC pour l'Agence Média Palestine

Source : +972

date créée

2025/09/18